

Le Ventoux éducateur Forêt et montagne entre pratiques de plein air et société XIX^e-XXI^e siècle

par Nicolas PALLUAU ¹

***Cet article nous apporte
un regard sur le rôle éducatif
de la montagne. Le Ventoux y est
exemplaire en ce sens qu'il a été
le support de différentes formes
d'éducation, de l'ascension
initiatique de Pétrarque au XIV^e
siècle, à l'accueil de classes vertes
de nos jours. Il illustre ainsi
l'évolution de la relation entre
espace et société, là où l'alliance
entre la forêt et la montagne
permet l'intégration des jeunes
générations.***

1 - Historien. A enseigné l'histoire de l'éducation physique et des sports à l'université de Nice Sophia-Antipolis. Membre de l'Association pour l'histoire du ministère de la Jeunesse et des Sports. Ce travail entre dans le cadre de la thèse d'histoire culturelle en cours sur la formation des cadres de jeunesse (direction professeur Pascal Ory, université Paris I Panthéon-Sorbonne).

Quand le poète Pétrarque accomplit au XIV^e siècle sa célèbre ascension du mont Ventoux, l'homme de la pré-Renaissance suit l'itinéraire initiatique d'un Ulysse ou d'un Pythéas. L'individu ayant triomphé des obstacles mis sur son passage par des puissances le dépassant, revient plus fort de l'épreuve surmonté. C'est la raison pour laquelle le récit de voyage est un récit d'initiation. A l'époque moderne, l'apprentissage par le voyage figure au centre du cursus de formation des compagnons du tour de France. Le déplacement, éprouvé dans des conditions souvent rugueuses, conditionne l'acquisition et le perfectionnement du savoir technique des artisans, comme le montre la belle figure d'Agricol Perdiguer dit *Avignonnais la Vertu*.

Le regard sur le rôle éducatif de la montagne est contemporain du romantisme. Il naît dans le massif alpin au milieu du XIX^e siècle à partir des expériences du genevois Rodolphe Töpffer (1799-1846). Comme Rousseau, ce maître d'internat aime le voyage à pied. Il organise des escapades pour l'édification de ses élèves. Ses *Voyages en zig zag* (1843) retracent les randonnées du petit groupe. La seconde moitié industrielle et urbaine du XIX^e siècle voit croître le rôle des sociétés de randonneurs dans la valorisation des massifs montagnards. Avec le Club sous-vosgien à Epinal ou les Excursionnistes marseillais sur le littoral méditerranéen, l'apprentissage de la pleine nature reste encore l'apanage d'adultes heureux de renouveler de pittoresque la sociabilité

2 - Cf. HOIBIAN Olivier, *Les alpinistes en France, 1870-1950*, Paris, L'Harmattan, 2000, 338 p.

3 - RAUCH André, *Vacances en France de 1830 à nos jours*, Paris, Hachette Littératures, 2001, p. 66.

4 - Cf. TRAVERS Alice, *La montagne éducatrice. Politique et représentations de la montagne sous Vichy*, Paris, L'Harmattan, 2001, 284 p.

5 - Cf. notamment FABRE Jean-Henri, *Une ascension au mont Ventoux suivi de Les cétoines*, Bantes, Toulourenc, 2003, 71 p.

Photo 1 :
Curtel à l'arrivée du "marathon du Ventoux" en 1921. C'est à cette époque que la montagne se transforme peu à peu en espace sportif.
Collection Bernard MONDON

bourgeoise. Mais déjà, les Caravanes scolaires du Club alpin français et les campeurs protestants des Unions chrétiennes de jeunes gens acclimatent à la jeunesse masculine bourgeoise ces pratiques physiques investies d'une forte charge morale². Les colonies de vacances sont aussi nées dans l'espace alpin pendant le dernier quart du siècle. La qualité de l'air, de la végétation et des lieux de vie motive le départ des enfants en colonie³. Le tout organique, naturel et harmonieux, se fonde sur le couple édifiant de l'action sanitaire et de l'accueil des enfants des classes populaires. La lutte contre la tuberculose mobilise alors l'hygiène préventive. Le monde urbain annexe alors à ses fins la pleine nature.

Ces mouvements en expansion au XX^e siècle rencontrent leur public du fait de la scolarisation. Il est vrai que l'enseignement est solidement partagé entre celui du peuple orienté vers l'école primaire et celui de la bourgeoisie fréquentant les lycées. Jusque dans la décennie 1960, les deux ordres ne se rencontrent pas. Si la rencontre des deux jeunesse sur les bancs de l'école est ralentie, la forêt peut davantage l'encourager. C'est ce qu'anime un réformateur du théâtre comme Maurice Pottecher, quand il ouvre en 1895 le Théâtre du peuple à Bussang dans les Vosges. Le bâtiment est entièrement bâti en bois. Le décor de la scène s'ouvre sur la forêt vosgienne, annonçant aux spectateurs l'essence communautaire d'une sorte d'utopie ouverte à tous. Donner au plus grand nombre les œuvres essentielles du répertoire

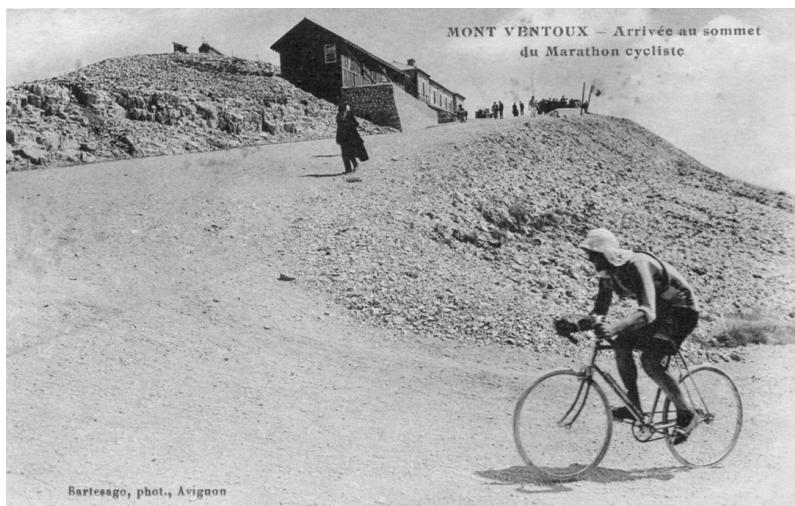
comme de la création est justement le pari que reprend Jean Vilar à Avignon en 1947. Un théâtre « élitaire pour tous » comme l'exige le maître du Festival d'Avignon donne le ton de l'usage social de la forêt.

Tout naturellement, le massif du Ventoux est pris dans cette aventure collective de la montagne et de la forêt comme lieu d'édification⁴. Elle est contemporaine de l'avancée scientifique sur la montagne qui étend son empire à compter de la seconde moitié du XIX^e siècle. Le Ventoux des loisirs de plein air sort de cette transformation de la montagne. Puis le système scolaire vient projeter quelques-uns de ces projets sur les versants. Cet investissement n'est compréhensible que dans la perception d'un Ventoux éducateur de la jeunesse perçu comme espace de régénération à organiser en cohérence avec un système démocratique.

La montagne, la République et la science

On sait que la III^e République ne fut installée qu'à partir de 1879 par l'arrivée des républicains à l'Assemblée nationale et au gouvernement. Dans le massif du Ventoux, l'ère républicaine est aussi celle de la science. On peut la dater précisément de 1882 avec la pose de la première pierre de l'observatoire bâti au sommet. Météorologues ou climatologues mesurent, enregistrent et analysent des données patiemment collectées dans des conditions difficiles. Les savants supplantent la vocation d'accueil des pèlerinages religieux au sommet. Les versants de la montagne eux aussi n'échappent pas à cet ordre savant. Les sciences du vivant voient Jean-Henri Fabre, après avoir acquis son Harmas à Sérignan en 1875, annexer les pentes du Ventoux à son encyclopédie entomologique et botanique⁵.

Fabre voit d'ailleurs son œuvre popularisée par ses manuels scolaires pour l'enseignement primaire dont l'obligation est aussi votée en 1882. La concordance des temps est significative dans la conquête par la raison du paysage le plus élevé à l'intérieur de l'hexagone et dans les têtes des futurs citoyens. Il est vrai que dans le massif du Ventoux, la diffusion de la culture savante dans le réseau post scolaire autour



des écoles primaires est moins dense que dans la plaine comtadine. Elle concerne surtout des localités à l'interface de la plaine et de la montagne. Les sociétés de lecture et les bibliothèques sont néanmoins davantage présentes que dans le Luberon, de même que dans les zones reculées des départements provençaux voisins⁶.

L'entrée du Ventoux dans l'ère de la gestion rationnelle reste l'affaire de la sylviculture. Egalement en 1882, la loi de restauration des terrains en montagne (RTM) ouvre l'âge d'or de la politique forestière dans le massif. La gestion de la forêt est devenue un enjeu public sous le second Empire suite aux inondations catastrophiques de la décennie 1850, incriminant le déboisement montagnard lors du maximum de densité humaine. La conjonction de crues exceptionnelles dans les vallées des grands fleuves venant de zone montagnarde et un régime autoritaire n'entraîne de solution que sous la contrainte infligée aux propriétaires par l'injonction de reboisement ou l'expropriation. Cette économie administrée brutalement, change avec la III^e République. Les moyens conséquents prennent en compte la population montagnarde, là où la loi de 1860 l'avait ignorée. L'embauche de main d'œuvre locale et l'exode des populations de montagne facilitent cette politique publique. Mais l'Etat forestier balance souvent entre autorité et libéralisme. La politique forestière centralisée s'oppose aux logiques de développement local périphériques. Les savoirs professionnels sont aussi affectés par cette tension entre la science des ingénieurs forestiers et l'empirisme de l'observation sur le milieu biogéographique. Dans l'Aigoual voisin par exemple, l'ingénieur du reboisement Georges Fabre est mis en retraite anticipée pour association trop large des habitants, remettant en cause la norme enseignée par l'Ecole forestière de Nancy⁷.

Muscle, essence et argent, le premier Ventoux sportif

Avec le XX^e siècle, cette rationalité étend son empire par la transformation progressive de la montagne en espace sportif. Cette intrusion de la modernité annexe définitivement le Ventoux aux pratiques sociales nées de l'industrialisation et de l'urbanisation.

Ceci se passe au détriment de la forêt. Avec la route conduisant à l'observatoire, les courses automobiles et cyclistes s'attaquent symboliquement à la possession du sommet. En septembre 1903, la première course de côte de l'Automobile-Club d'Avignon est d'ailleurs parrainée par le quotidien parisien *L'Auto-Vélo*, initiateur du premier Tour de France cycliste lancé ce même été. A partir de 1908, la montagne accueille l'épreuve cycliste du Marathon du Ventoux. Leur vitesse procure aux cyclistes et aux pilotes automobiles une aura quasi surnaturelle. Les héros du Ventoux filent dans des bolides pétaradants ou sur des deux-roues élancés, vélos, motos ou side-cars devant les spectateurs massés au virage de Saint-Estève et dans les lacets du sommet. Le marché du Ventoux sportif conjugue l'essence des moteurs avec les muscles des cyclistes et l'argent des recettes publicitaires. Les touristes montés en voiture à essence jusqu'à l'observatoire viennent sans effort physique jouir de la vue exceptionnelle. Le spectacle de la plaine ne vient récompenser nulle marche difficile dans les pierriers. La modernité impose de gravir la montagne grâce aux machines nouvelles en rupture avec le rythme équestre ou pédestre. Dans la mesure où il convient d'arriver le plus vite possible au sommet, le Ventoux de la vitesse place la forêt entre parenthèse. Le rythme haletant des courses sur route mesure la vitesse dans le temps court de la minute et de la seconde. Ceci concurrence impitoyablement le rythme montagnard marqué par le

6 - A la veille de la Première Guerre mondiale, on compte une société de lecture à Puyméras, Vaison, Saint-Léger, Sault, Mormoiron, Roaix et Vacqueyras. « *Les sociétés de lecture en 1908* », GROSSO René, *Histoire de la Fédération des œuvres laïques de Vaucluse, Avignon, FOL*, 1981, pp. 123 et 142.

7 - Restaurer la montagne. Photographie des Eaux et Forêts du XIX^e siècle, Paris, Arles, Somogy, Muséon Arlaten, 2004, 188 p.

Photo 2 :
La Bugatti de Melle Helle à l'approche du sommet en 1932 (course de côte internationale). La modernité impose de gravir la montagne grâce aux machines nouvelles en rupture avec le rythme équestre ou pédestre.
Collection B.M.



8 - Pierre de Champeville,
« Neiges Comtadines
(Sur la face nord
du mont Ventoux) »,
*Les Tablettes d'Avignon
et de Provence* n° 208,

20 avril 1930, p.1.

Cf. le dossier « Pierre de
Champeville l'envoûtant
pionnier du Ventoux »

dans

Les Carnets du Ventoux
n°53, octobre 2006,
pp. 26-61.

9 - *Ibidem*. Cf. le dossier
« Pierre de Champeville
l'envoûtant pionnier
du Ventoux » dans
Les Carnets du Ventoux
n°53, octobre 2006,
pp. 26-61.

temps long de la décennie et du siècle dans la gestion forestière. La perception du temps se trouve dominée par le rythme urbain du déplacement. En conséquence, la reforestation voit son statut d'entreprise humaine récente s'éroder. Tout se passe comme si la vitesse des hommes et des machines donnait à la forêt du Ventoux un état de toute éternité.

Le plein air contre la motorisation

Dans les décennies de l'entre-deux-guerres, le carpentrasien Pierre de Champeville (1885-1950) s'empare de cette perception collective pour façonner l'image

touristique et sportive de la montagne. Son inlassable activité d'organisateur d'activités physiques dans le Ventoux, le place en rupture avec les sports mécaniques, la compétition et le rôle de l'argent. Le refus du culte de la vitesse et de la performance s'illustre dans la randonnée pédestre, le cyclotourisme et le ski. Dans les dentelles de Montmirail, Champeville a déjà repéré le tracé de sentiers pédestres et d'itinéraires cyclotouristiques. Dans le Ventoux, il suit la voie tracée par Paul de Vivie (1850-1929), figure du cyclotourisme au Touring Club de France. Suite aux Jeux Olympiques d'hiver de Chamonix de 1924, Champeville crée en 1925 au sein de l'Auto-Moto Club, le Ski-Club de Carpentras, autonome en 1930. Il convainc aussi Eugène Reynard, apiculteur à Bedoin, de bâtir un chalet près des combes où évoluent les skieurs. A mi-chemin du sommet, le chalet Reynard offre à ces jeunes sportifs un confort un peu spartiate.

C'est en qualité de fondateur et directeur de l'Office du tourisme de Carpentras que Pierre de Champeville glorifie le plus sûrement la montagne. Il façonne la réception du Ventoux et de sa forêt sur le mode enchanter, condition de la venue de touristes. En qualité de professeur de dessin et d'aquarelliste, il maîtrise un discours popularisant la forêt de montagne dans un argumentaire touristique. L'image est au centre de son travail car, pour inventer la destination du Ventoux, Champeville mobilise le photographe de Carpentras, Firmin Meyer. La sensibilité des Beaux-Arts se conjugue avec la diffusion de cartes postales montrant des skieurs en lisière des forêts de versants :

« Ces ravins sauvages, ces falaises abruptes qui déchirent en lambeaux la forêt ; les pins, les sapins, les hêtres, les mélèzes qui grimpent en bataillons serrés à l'assaut des crêtes où la neige miroite, n'est-ce pas le paysage classique de la Chartreuse ou du Vercors, le paysage alpin dans toute sa splendeur, dont Meyer s'applique à enregistrer un reflet sur ses plaques ⁸? »



Photo 3 (en haut) :

Le chalet Reynard sur le versant sud en 1930 (refuge pour les premiers skieurs du Ventoux).

Photo 4 (ci-contre) :

Le chalet Chanvert sur le versant nord en 1932 (premier refuge du versant nord sur le plateau du mont Serein).

Collection B.M.

Cette association était déjà présente au siècle précédent. En 1857, quand Frédéric Mistral et Théodore Aubanel gravissent le géant de Provence, ils grimpent en compagnie du peintre avignonnais Pierre Grivolas. Il est vrai que les amis félibres ne peuvent pas encore s'émerveiller de la forêt façonnée, entre temps, par l'autorité forestière.

L'impossible mise à distance de la compétition sociale par le plein air

L'opposition aux sports de compétition cycliste et automobile s'impose en fait comme métaphore du refus de l'affrontement politique et social. C'est dans la mobilisation pour éteindre le feu de la lutte des classes que se lisent alors les vertus éducatives du plein air. La montagne et la forêt répandent un mot d'ordre de paix sociale. Ce renversement de perspective se construit également dans la rupture entre la masse des participants aux courses de montée et le nombre réduit de randonneurs. La victoire est d'abord celle de l'individu sur lui-même, plaçant l'effort physique et la persévérence au dessus des passions. Point de perdants et de gagnants dans ces sports. Le rapport à la pleine nature ne cherche pas à « *vaincre* » la montagne comme dans les sports mécaniques. Nimbé d'un parfum élitiste, il groupe seulement « *ceux qui aiment vraiment la grande nature* » chez qui les activités physiques de plein air possèdent le goût de nourritures spirituelles⁹. L'esthétique romantique de l'édition par la montagne s'accompagne de l'éroitesse du public capable de recevoir cet enseignement moral.

Dès lors, la popularisation de pratiques sportives de pleine nature est installée au centre d'une formidable contradiction. Cette distinction par la montagne reste en fait l'usage restreint d'une élite de jeunes bourgeois urbains *aficionados*. Leurs activités sportives comme la randonnée ou le ski servent à se reconnaître. Seuls eux s'estiment dignes de se fortifier par l'exercice physique sans enjeux compétitif et en se grandissant moralement du cadre naturel dans lequel ils évoluent. C'est précisément au moment où les politiques publiques s'emparent de ces activités, que Pierre de Champeville se place en retrait. Cette distinction du plein air aristocratique n'a pas intérêt à la diffusion de

ces pratiques vers les milieux populaires. Pierre de Champeville est absent du projet municipal de colonie de vacances, voulu par le maire de Carpentras Henri Dreyfus dans la propriété de la Denoves à Monteux. Son dispositif touristique se cantonne subtilement aux classes les plus aisées, fusse dans l'échec économique avéré comme le montre l'hôtellerie de luxe dans le Ventoux¹⁰. Il reste étranger au tourisme populaire, délaissant l'aménagement de la station du mont Serein contemporaine de la route de Malaucène en 1932. Pierre de Champeville n'est pas non plus du mouvement des Auberges de jeunesse, en essor à la fin de la décennie. Point d'affinités chez lui dans l'hébergement bon marché comme l'organise l'institutrice et « *mère aubergiste* » Marie-Rose Achard à Séguret ou le jeune François Morénas à Regain dans le Luberon¹¹.

Le Ventoux démocratique autour de l'enseignement populaire

Après la guerre, l'accueil des jeunes et du public populaire devient un champ d'intervention de l'Etat. Il s'organise spécialement autour de l'enseignement primaire, dans sa périphérie dynamique de l'éducation populaire préfigurant le prolongement de la scolarité obligatoire au-delà de 14 ans. En 1944, l'Education nationale affecte auprès de chaque inspecteur d'académie, un inspecteur départemental des mouvements de jeunesse. Celui-ci coordonne les activités organisées autour de l'école primaire, camps et colonies

10 - Ouvert à Bédoin en 1931, l'Hôtel de la Forêt n'offrait au milieu des sapins aucune vue sur le sommet ni sur la plaine. Peu de temps avant la Seconde Guerre mondiale, la Ligue de l'enseignement de Vaucluse envisagea un temps l'achat du bâtiment pour le transformer en colonie de vacances.

MONDON Bernard, *Le Mont Ventoux, Marguerites, Equinoxe*, 1993, p. 83.

GROSSO René, *Histoire de la Fédération des Oeuvres laïques de Vaucluse*, Avignon, FOL Vaucluse, 1980, p. 283.

11 - ACHARD Marie-Rose, *Vers un monde nouveau, scènes d'auberge de jeunesse*, 1934, Séguret, 1973, 158 p.

MORENAS François, *L'Hôtel des renards*, Paris, Calmann-Lévy, 1980, 266 p. Collection Temps éclaté.

Photo 5 :
De nos jours, le travail éducatif glisse sensiblement des colonies de vacances vers les classes vertes. Ici, à Aurel.
Photo Frédéric Quay





Photo 6 :

Le château Coudray à Aurel accueille aujourd'hui encore de nombreux élèves
Photo F.Q.

de vacances, Auberges de jeunesse, formation de moniteurs. A cette fin, est recruté dans le Vaucluse de la Libération le jeune instituteur de Morières-les-Avignon, Paul Puaux (1920-1998), depuis longtemps déjà organisateur de camps, séjours et stages (Eclaireurs de France, Centres d'entraînement aux Méthodes d'éducation active, Francs et Franches Camarades). Certes, le Ventoux passe après le littoral méditerranéen dans la destination des colonies de vacances, mais le mouvement est enclenché. L'architecte Georges Amoyel qui vient d'aménager la colonie de Boulouris en 1946, réalise l'année suivante la scène de la première cour d'honneur pour la Semaine d'art avignonnaise de septembre 1947. Ce dernier souffle le nom de Paul Puaux à un Jean Vilar soucieux de l'accueil des jeunes gens dans son entreprise¹². Le défi mis dans l'accueil du public au théâtre se retrouve dans une grammaire commune chez les colonies de vacances qui fleurissent dans la France de la décennie 1950. Dans le Ventoux, on retrouve cet esprit dans la colonie d'Aurel.

12 - PUAUX Melly, GOUSTIAUX Yolaine, *Paul Puaux l'homme des fidélités*, Avignon, Association Jean Vilar, 1999, pp. 44-65.
DE BAECQUE Antoine, LOYER Emmanuelle, *Histoire du Festival d'Avignon*, Paris Gallimard, 2007, 607 p.

13 - Cf. le film du cinéaste Gérard Fréchet, *La colo d'Aurel depuis 50 ans*. Le documentaire de 52 minutes produit en 2005 par la Ligue des amis de l'Ecole laïque de Pernes-les-Fontaines est disponible auprès de l'association.

installe sa première colonie de vacances à Monieux en 1951. En 1955, l'affaire prend de l'ampleur avec un investissement sur la petite commune d'Aurel. Le château Coudray est une ancienne propriété agricole de polyculture dans cette partie orientale du Ventoux en moyenne montagne. Le bâtiment est propriété municipale et sa gestion associative. Les séjours en colonie étendent l'espace des normes comportementales enseignées à l'école primaire. Le temps post scolaire diffère de celui scolaire par l'absence de cadre programmatique. Il est plus libéral et les maîtres investis dans cette circulation pédagogique le relient aux savoirs disciplinaires. Avec l'investissement des instituteurs comme directeurs et moniteurs, l'identité de valeur régit les règles de vie communes à l'école et à la colonie. Le château Coudray prolonge solidement les savoirs enseignés dans les classes de Pernes, pendant les deux mois de colonies de vacances l'été. Cette complémentarité intègre également les familles pour qui s'ouvre pendant le séjour l'animation de la « journée parents » sous forme de kermesse champêtre. Les vétérans disent, aujourd'hui aussi, la possibilité alors offerte aux colons le souhaitant de suivre la messe dominicale à Aurel. Le système de la colonie autour de l'école primaire éduque les élèves dans un environnement libéral — par son principe de laïcité d'ouverture — et totalement intégré, où l'enfance et l'adolescence sont entièrement prises en charge à l'échelle d'une communauté locale¹³.

L'investissement des Eclaireuses et Eclaireurs de France vauclusiens à Saint-Léger-du-Ventoux est un projet voisin. En 1965, ils acquièrent la bergerie sise au pied de la chapelle Saint-Basile, dominant l'étroite vallée du Toulourenc, pour en faire leur camp permanent de pleine nature. Ils investissent une forêt libérée de la pression humaine depuis peu. Leur terrain valorise le couvert de bas de versant protégeant la vallée contre les chutes de pierre. Les emplacements de tentes occupent un espace abrupt le long d'une route forestière de la forêt domaniale du Toulourenc. Une place est réservée en contrebas pour les veillées autour du feu de camp. Les normes un peu spartiates de ce confort rudimentaire sont conformes au savoir-faire simple et rude du scoutisme. Les randonnées sur les pentes nord du Ventoux et sur la montagne de Bluye, donnent au site l'envergure d'un

camp de base préparatoire aux expéditions adolescentes couronnées par l'ascension nocturne du sommet. Le programme Eclaireur demeure alors un peu dans la répétition du modèle développé quarante ans plus tôt par les réformateurs pédagogiques sur le modèle des explorateurs coloniaux. Mais alors que l'empire colonial a pratiquement disparu au début de la décennie 1960, le système s'essouffle derrière une façade répétitive. Cependant, le parfum d'école de l'aventure fait toujours frissonner les petites équipes autonomes d'adolescents partis en « explo » vers Montbrun ou Brantes. Cette atmosphère est sensiblement plus élitaire qu'à la colonie d'Aurel. Le recrutement des Eclaireurs n'est pas exclusivement orienté vers l'enseignement primaire. Avec un recrutement venant aussi de l'enseignement secondaire, le scoutisme laïque reste sensiblement plus urbain et plus élitaire. Ceci ne l'empêche pas de rayonner vers la forme populaire des colonies de vacances. Les jeunes colons d'Aurel, photographiés dans les décennies 1950 et 1960, portent souvent des foulards de couleur vive roulés autour du cou.

A l'essor des colonies de vacances populaires pendant les Trente Glorieuses, répond l'activité davantage élitaire de la randonnée pédestre, manifeste dans la mise en valeur des sentiers. A l'initiative du Comité national des sentiers de grande randonnée, le GR 6 reliant Fontaine-de-Vaucluse à Sisteron est tracé en 1954. Puis, le GR 9 traverse le massif sur l'axe nord-sud et le GR 4 sillonne approximativement la ligne de crête d'est en ouest. L'entreprise de reconnaissance, de débroussaillage et de balisage s'installe discrètement à contre-courant de la modernité des voies de communication consacrée par la vitesse automobile sur la Nationale 7 et l'autoroute. C'est le mérite de Claude et François Morénas à partir de leur Auberge de Saignon ou d'un Pierre Martel et des Alpes de lumière, d'exhumer le maillage de voies de communication abandonnées dans la première moitié du XX^e siècle. Les anciens tracés doivent d'ailleurs moins à l'empirisme qu'aux routes pastorales financées par la loi de restauration forestière de 1882. L'amorce de la « *renaissance rurale* », avec la fin de l'exode rural, porte un regard vers l'ancienne politique publique ayant déjà façonné l'économie agro-sylvopastorale par la prévention des risques naturels. En 1961, Jean Giono consacre les sentiers de randon-

née qui font « *plus pour le bonheur que mille chantiers d'autoroute*. » En pleine gloire littéraire, le patriarche de Manosque les installe parmi « *les vraies richesses* » puisées dans une nature rude et laborieuse : « *Ici rien de prédigéré, tout est à l'état natif, les essences sont intactes*¹⁴. »

14 - Jean Giono, préface à MORENAS Claude et François, *Sentiers de randonnées* cité dans MORENAS François, *L'hôtel des renards*, Paris, Calmann-Levy, 1980, pp. 8-9.

15 - La colonie de vacances de Villette en Savoie est acquise en 1958, mais la valorisation du bâtiment coûte cher que sa vente est envisagée dès 1964. La politique d'équipement sportif est amplifiée en 1979 par la base nautique de Caderousse. GROSO René, *Histoire de la Fédération des Œuvres Laïques de Vaucluse*, Avignon, FOL, 1981, pp. 444, 447, 450, 480.

Les transformations du modèle collectif autour de l'école

La décennie 1970 marque l'apogée de la politique immobilière de la Ligue de l'enseignement dans le Vaucluse. Elle conduit en 1973 au rachat de la chapelle œcuménique du mont Serein, mise en vente faute de fidèles. Inauguré en 1966, le bâtiment des architectes André et Brodovitch témoignait pourtant de l'esprit conciliaire de Vatican II. Plusieurs pèlerinages nocturnes de la Jeunesse agricole chrétienne l'avaient choisi pour destination. La Fédération des œuvres laïques de Vaucluse l'aménage en chalet de montagne pour groupes éducatifs. Le chalet du mont Serein accueille l'hiver des groupes de jeunes skieurs, l'été des colonies et des stages de formation. Mais l'achat et l'équipement du chalet interviennent au moment où les instituteurs militant dans le cadre de l'Union sportive de l'enseignement primaire (USEP) commencent à épuiser leur engagement bénévole¹⁵.



Photo 7 :
Le balisage s'installe, à contre-courant de la modernité des voies de communication consacrée par la vitesse automobile sur la Nationale 7 et l'autoroute.
Photo Jacques Haurez

16 - PROST Antoine, *Education, société et politiques. Une histoire de l'enseignement en France de 1945 à nos jours*, Paris, Seuil, 1992, 226 p.

17 - Cf. LEBON Francis, DE LESCURE Emmanuel, *Les animateurs socioculturels et de loisirs : morphologie d'un groupe professionnel (1980-2005)*, Marly-le-Roi, INJEP, 2007, 118 p.

18 - Cf. HOUSSAYE Jean (direction), *Colos et centres de loisirs : recherches, Vigneux, Matrice, 2007, 339 p.*

19 - Parmi les outils pédagogiques créés pour intégrer le Ventoux dans les savoirs de l'école, on peut citer l'élégant carnet du Centre permanent d'initiation à l'environnement de Vaucluse "A la rencontre de Jean-Henri Fabre sur les pentes du mont Ventoux", Brantes, Toulourenc, 2007, 56 p.

Le système bâti autour de l'enseignement primaire s'essouffle. Depuis 1959, la prolongation de l'enseignement obligatoire jusqu'à 16 ans, œuvre décisive de la V^e République, fait progresser les effectifs de l'enseignement secondaire. Ce dernier est organisé vers le baccalauréat. L'essor du collège unique placé après l'école primaire et avant le lycée modifie la sphère d'influence des œuvres complémentaires de l'enseignement primaire. Sa légitimité s'érode lentement. Elle est relayée par la généralisation des études secondaires. Un nombre grandissant d'élèves sortant de l'école primaire accède désormais au collège puis au lycée¹⁶.

L'heure correspond à l'adaptation nécessaire des colonies de vacances dans le Ventoux. A Aurel, l'équipement du bâtiment se complète en 1971 d'un système de chauffage. Du vandalisme nécessite l'installation permanente d'un gardien. Le château Coudray fonctionne toute l'année. Mais le travail éducatif complémentaire de l'école, glisse sensiblement des colonies de vacances vers les classes vertes. Les maîtres organisent toujours l'animation de leurs élèves dans le cadre montagnard, mais la formule se concentre sur le temps du calendrier scolaire. Loisir et enseignement se découpent progressivement. La colonie d'Aurel accueille les classes vertes à partir de 1985. Rénovée de fond en comble en 1990, la colonie ouvre ses 900 m² toute l'année. Le centre Eclaireur de Saint-Léger aménage une salle de classe afin de s'ouvrir aux classes transplantées. L'extension du bâtiment n'est achevée qu'à la fin du XX^e siècle. En abandonnant le hors temps scolaire, instituteurs et professeurs resserrent leur action sur les disciplines d'enseignement. Les représentations de loisirs populaires structurés autour de l'école primaire perdent leur légitimité. Dès lors, les métiers de l'animation professionnelle naissent de cette séparation. Ils prennent en charge le hors temps scolaire des enfants et des adolescents, mais le plus souvent découplé de la référence à l'école.

Ce qui constituait un relais efficace s'échappe vers le marché du loisir de plein air qui atteint dans la décennie 1980 un stade avancé de développement. Dès lors, le patrimoine immobilier des colonies de vacances dans le Ventoux doit affronter un défi intenable. Conçu par et pour des projets éducatifs reposants sur l'activité bénévole, ils se trouvent engagés dans une course à l'équipement fixée par des normes d'accueil.

L'hygiène et la sécurité des groupes accueillis justifient un coût d'équipement croissant pour les structures gestionnaires. L'effort entrepris depuis la décennie 1990 résulte d'ailleurs des normes sociales définies paritairement par l'Etat et les structures nationales organisatrices de séjours. Les associations sont aussi parties prenantes dans l'inflation législative agitant ce secteur depuis une quinzaine d'années. Ceci reflète sa polarisation récente par l'activité marchande. Si elles n'ont jamais cessé d'exister, ces normes sont dictées de plus en plus par le marché hôtelier des collectivités. Il en résulte un déséquilibre lourd par rapport à la simplicité du projet initial. Son corollaire en est un marché de l'emploi dans l'animation dominé par la précarité là où les enseignants — publics ou privés — bénéficient d'un salariat davantage considéré¹⁷.

Conclusion Eloge de la lenteur en éducation

Il est à regretter que les disciplines universitaires s'emparent peu des activités périscolaires. Les colonies de vacances forment pourtant un objet digne des études de la géographie contemporaine. Le désintérêt actuel — plus fort que le tourisme ou le sport — domine après la forte intégration de la géographie humaniste autour de l'éducation populaire jusque dans la décennie 1960. L'intérêt de cette étude scientifique de l'espace est d'interroger l'aménagement du territoire à travers l'implantation des colonies de vacances dans le massif. Ceci questionne aussi la formation socio-spatiale des adolescents en proposant un espace vécu à leur mesure. Il s'agit de développer leur « *capital spatial* » décisif dans une société valorisant la mobilité et intégrant plusieurs échelles spatiales de vie. La notion de « *découverte de l'ailleurs* » renvoie à la relation entre espace et société, au cœur d'enjeux démocratiques plus vastes¹⁸. C'est à cette fin que l'alliance entre la forêt et la montagne pour l'intégration des jeunes générations ne peut pas échapper aux éducateurs. Ils tirent profit d'amener leurs élèves grimper au sommet du Ventoux avec *l'ascension de Pétrarque en main*¹⁹.

N.P.

Nicolas PALLUAU
Historien - enseignant
Mél : npallau@wanadoo.fr